Le poète flamboyant

Autor(en): **Cuttat, Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **65 (1961)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-549861

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

JEAN CUTTAT

LE POÈTE FLAMBOYANT

POÈME

I

En ce temps-là — mais quand ? — je fus ravi en songe.
C'était une contrée de hauts tapis soyeux
jetés sur le mensonge
et moi j'y déployais des tentes pour les dieux.

Ainsi je vis tourner les soleils du jeune âge
et la terre et le ciel soumis à mes pipeaux
en de verts pâturages
paissaient paisiblement leurs langoureux troupeaux.

Toute ma vie rouait comme un pommier d'avril.
J'avais un centre, une pierre pour mon repos.
Les dieux étaient tranquilles
et tranquille mon cœur se mouvait sur les eaux.

Longtemps j'ai flamboyé sous les tam-tams solaires
et rien jamais ne put me soumettre à la nuit,
à la loi meurtrière
de cette épée qui me chassait dans l'aujourd'hui.

II

Hélas, il est sur nous le désastre du Graal.
L'équarrisseur prend au licou nos destriers.
Regarde, ô Parsifal,
d'une quête pourrie rouiller les boucliers.

Déjà la pluie des champs a rongé nos armures.
Les dames de jadis ont rejoint les gisants
sur qui d'une main dure
je promène la torche ombreuse des vivants.

Ici fut Lancelot du Lac, là Mélusine,
Tristan menant Iseult et là leur lit d'épée.
Ci trotta Triste-Mine.
Par-ci fut Ophélie et par-là Dulcinée.

Suivant sur son cheval fondit la reine en pleurs.
Elle mit pied à terre, en terre se couchà
et reine attendit l'heure
où le rossignol chante aux quatre coins du drap.

III

J'ai replié ma tente et quitté le Thabor.
Je n'épouserai plus l'épaule que j'aimais.
J'ai laissé mon roi mort
aux jardins où jadis fleurit le mois de mai.

Amour, est-ce encor vous qui dormez sous la neige ?
Reverrons-nous jamais sous ce lit de frimas
poindre la perce-neige
et roucouler cette fontaine où l'on s'aima ?

J'écoute tristement se plaindre au fond des cœurs
les oiseaux que nos mains réchauffaient autrefois.
Le monde que je cours
n'a qu'un semblant de vie et qu'un semblant de voix.

Mais ce qui fut soleil encor me divinise.
Ce qui fut nuit sans cesse afflige ma santé
et sous ses brise-bise
la mort comme une lune éclaire la beauté.

IV

Rien n'est vraiment chanté que la main sur le cœur.
La douceur, le velours, l'éloquence des voix,
leur timbre, leur ampleur
et c'est Diane à grands cris qui chasse dans nos bois.

L'écho ne rend jamais que de fausses rumeurs
mais le poète, lui, écho d'un autre écho,
enroulé sur son cœur,
comme une immense oreille écoute son galop.

Je sens dans ma poitrine où brûlent des échardes,
où le bruit de la vie mêle mer et forêt
un grand coq de cocarde
par un matin flambant darder de brillants traits.

Crie donc plus haut que tout, poète, coq d'honneur,
car un air d'opéra ne se peut chuchoter
et pour un roi de cœur
un château de carton vaut bien d'être chanté.

V

L'aveugle en tâtonnant déchire sa lumière.
L'impure en souriant offre sa pureté
et la rose dernière
au jardin du soleil un cœur de cécité.

Le jour en s'ajourant berce le crépuscule.
Le sommeil tient le songe au trou de son carcan.
Du fond de ma cellule
j'entends ma mort me rire avec ses longues dents.

Tout le présent scintille en ses jeux de miroirs.
Le futur me regarde en sa psyché sans tain.
Ses coffres, ses armoires,
ses chambres éventrées regorgent de butin.

Amour, n'y touche pas. Certes ce beau désordre,
ces langes, ces linceuls, tout ceci t'appartient.
Garde tes chiens d'y mordre.
C'est le désordre fou des dieux. Ne touche à rien.

VI

Les baisers qu'on me rend ma glu point ne les colle
et ce n'est pas pour moi que chantent leurs oiseaux.
Tout retourne aux idoles
qui dans la nuit d'amour se gaussent dans mon dos.

Même quand j'ai traîné l'esclave sur ma couche,
quand j'ai aimé, quand j'ai refermé mon étau,
un bandeau sur la bouche
mon désir contre moi retourne ses couteaux.

Je lave jour et nuit les traces d'un vieux crime
dont m'accusent les dieux. J'éponge des murs blancs
où leur fureur imprime
à chaque coup d'éponge un doigt ganté de sang.

Je suis jeté dans les balances d'imposture,
pesé la pierre au cou, jugé par un fléau
qui traque la mesure
du bout d'une main d'or braquée sur mes fardeaux.

IX

J'ai vu mourir des gens. J'ai vu leurs yeux ouverts,
tous leurs trésors atrocement cambriolés.
Ainsi s'en fut mon père
un jour entre mes bras atrocement berné.

Je lui fermai les yeux puis j'allumai le cierge.
Alors plus rien jamais ne fut comme autrefois.
Tout devint forêt vierge
et dans la profondeur de ces grottes j'eus froid.

Père, c'est avec toi que j'aurais dû partir,
couché sur ton vieux cœur tout chaud de mélodies
au lieu de voir hennir
ce cheval de douleur au milieu de ma vie.

XII

Je compterai bientôt plus d'amis sous la terre
que dessus. Patiemment j'écris sous leur dictée
mon livre de poussière,
le mémorial de notre atroce parenté.

Si le chemin des morts n'est qu'un jeu de miroirs,
si l'envers sans bavure est calqué sur l'endroit,
cette ombre qui se moire
au bord d'un lac tranquille est-ce donc tout mon poids ?

Le manège des dieux tourne sans mécanique.
Le carrousel emporte ses pantins de bois.
Au flon-flon des musiques
celui qui va passer est-ce toi, est-ce moi ?

Assez ! J'entends jouer la comédie à ma manière.
Chassez-moi ces rieurs ! Eteignez, éteignez !
Sans leurs fausses lumières
je veux pleurer avec un cœur démaquillé.

Que ces dieux comme avant brassent leurs jeux de cartes.
Leurs tarots et leurs dés ne m'intéressent pas.
J'écarte qui m'écarte.
Vers un lieu de blancheur j'avance pas à pas.

Mon cœur, voici l'hiver et la neige qui tombe.
Si pareils à la mort distraite, les flocons,
les cristaux sur les tombes...
Double est notre manteau de rêve et de raison.

XXI

La sève des bouquets suinte du pressoir.
Je recueille les sucs de ce que j'ai vécu :
l'odeur des encensoirs
et toute la fumée des feux qui ne sont plus.

J'évoque mon enfance aux brancards des faucheuses,
aux tics, aux hochements des chevaux harnachés.
aux gerbes merveilleuses
en qui je me couchais comme réenfanté.

Ah ! comme il était bon de rouler vers la ferme,
enfermé dans la masse émouvante du blé,
si près encor du germe
et déjà si pressé de vivre et de trembler.

J'ai vécu, j'ai tremblé. Mais à présent je tire
derrière moi toute une vie chargée de foi,
de songe et de soupirs
comme un haut char grinçant qui gémit sous le poids.

Entrerons-nous jamais dans la maison du Père ?
Ton soleil, voyageur, descend à l'horizon
et ton chemin se perd
aux abords d'une nuit qui sera ta maison.

Ce que tu as foulé de désert en désert
pendant quarante années du bout de ton bâton
n'est qu'un front de poussière
qui propose au désert un désert plus profond.

Mais parfois une halte au versant du poème,
des détritus, des ossements, un feu éteint,
rien qu'une étoile blême
réveillent le mirage intense d'un jardin.

Hélas, il est si loin le jardin de mon père,
quand lui et moi étions encore des vivants
et quand avec mes frères
on franchissait à bicyclette le néant.

XXIV

On est venu de loin me dédier des brancards,
m'offrir en ex-voto des pilons, des béquilles
comme si j'étais l'art
de Dieu. Je suis leur grotte et leur fosse d'orties.

Jette au feu ces fagots. Débarrasse l'autel.
Lacère ces grabats. Décroche ces lambeaux.
Saccage ces chandelles.
Tourne la clé. Blanchis tous ces murs à la chaux.

Une fenêtre encadre un monde en trompe-l'œil.
Mure-là. Reste seul comme un homme écroué.
Revêts ton propre deuil.
Tu es un Christ et rien ne peut te déclouer.